

La rizière à l'envers

Gaëtan Maran

12 février. Nặng.

Après le vacarme des rotors de l'avion, le bourdonnement des scooters et le grondement de la pluie, c'est le silence, enfin. La route la plus proche est à des kilomètres, le voisin le plus proche à des centaines de mètres. L'averse s'est arrêtée, le tonnerre s'est choisi d'autres boues émissaires à l'autre bout du pays. On n'entend plus que le vent labourer sans effort les rizières, il charrie avec lui les premiers rayons de l'aube. La lumière réveille les couleurs de la végétation. Il n'y a pas de plus somptueux spectacle. A perte de vue, du vert, le monde n'est plus que rizière. En terrasse, elles s'empilent des sommets des montagnes jusqu'au creux de la vallée. On croirait pouvoir les descendre en courant d'une traite.

C'est un mensonge hélas. Le sol des rizières est factice, semblable aux tapis d'algues sur nos étangs. Dans une rizière on ne marche pas, on flotte. Les deux pieds dans l'eau, les orteils engoncés dans la boue, j'essaye enfin de prendre racine. Je n'ai jamais été si loin de chez moi et pourtant c'est ma terre. C'est un mensonge mais c'est enfin le mien.

7 février. Sác.

J'ai tout de suite su que j'aimais le Vietnam. J'ai tout aimé tout de suite. Dès l'ouverture des portes de l'aéroport, être assailli par la chaleur, l'humidité, le ballet des couleurs, l'odeur de pollution, le cri des chauffeurs de taxi. J'ai adoré laisser derrière moi l'enfer des portiques de sécurité et des sandwiches à dix euros. Quitter cet univers froid de plantes vertes, de parfums *duty free* et de halls aseptisés pour embrasser un nouveau monde. Passer de l'univers des aéroports au Vietnam c'est sortir de la caverne de Platon, mettre ses doigts dans la prise ou se jeter sur l'autoroute après des heures de départementale.

Assise à l'arrière vacillant d'un taxi-moto, je ne comprends toujours pas comment on peut rouler à 80 km/h sur des véhicules qui ne sont même pas stables à l'arrêt. Je n'ai pas eu le temps de dire où j'allais qu'on était déjà partis, ni de payer que mon chauffeur m'avait déjà pris la somme des mains.

A l'arrivée, je suis resté sonnée sur le trottoir, où d'ailleurs les scooters roulent aussi. Ici les piétons ne sont que le dernier maillon de la chaîne alimentaire. A pied on a l'impression de déranger et de ralentir tout le monde. J'ai toujours l'impression de déranger. Sauf Antoine qui est l'hospitalité même. Cette nuit je dors sur son canapé. Il m'a cuisiné des œufs à la coque, il n'a pas oublié mon plat préféré. Tu te souviens d'Antoine ? J'étais au collège avec lui, tu l'aimais bien. Il était calme, on avait fait cet interminable puzzle de coucher de soleil tous les deux. Il était poli aussi, il enlevait ses chaussures en rentrant chez nous. Tu appréciais ça chez lui. C'est sûrement pour ça que le Vietnam lui a plu, on ne garde jamais ses chaussures à l'intérieur ici. C'est lui qui, pieds nus donc, a enclenché les démarches pour moi à Go Vap.

Je dis que je dors chez lui cette nuit mais ça pourrait tout aussi bien être le matin ou l'après-midi. Je ne sais plus quand je suis. A ce niveau-là ce n'est plus du décalage horaire, je suis sortie du cadran pour flotter dans un nouvel espace-temps. Sans nuits pour les baliser, les jours se délitent en instants suspendus. Je n'arrive pas à dormir dans l'avion. Comment vous faites, vous, pour trouver le sommeil à plus de 10 000 mètres au-dessus de la terre ferme ? Le masque sur les yeux suffit à oublier où vous êtes ?

Je dis ça mais je ne sais plus où je suis non plus. J'ai perdu tout contact avec ma boussole interne dès l'instant où, il y a deux jours, j'ai dépassé Porte d'Italie direction Orly. Ce n'est pas souvent que je dépasse le terminus de la ligne 7. Le Vietnam, ce n'est même pas sur le parcours du RER.

Tu me manques. A bientôt. Prends soin de toi.

8 février. Ngã

Les expats. Tu les verrais. Eux aussi sont sortis du cadran. Ou restés à l'aéroport. Ils vivent dans un monde de courts de tennis, de piscines et de grandes tours avec *housemaid* intégrée à l'appart. Qu'ils vivent à Hanoi, Shangai ou Kuala Lumpur importe peu. Ce ne sont pas des immigrés, non, ce sont des expats. Le communautarisme, c'est eux. Mais ils ne sont pas méchants, non. Ils vivent loin de leur famille, dans de grandes entreprises où ils pourraient disparaître sans laisser de traces. Je les plains, Antoine et ses copains. Evidemment qu'ils restent entre eux, vers qui d'autre peuvent-ils se tourner ?

Ils m'ont bien accueilli. On a parlé de la situation en France, de l'objectif de mon voyage puis ils m'ont donné des tas de conseils sur les taxis à éviter, les restaurants où manger ou les moments où il va pleuvoir.

Ils étaient heureux d'avoir une nouvelle venue à qui partager les anecdotes que les autres expats connaissent déjà. Les guides touristiques ont menti, aucun vietnamien n'utilise *tam biêt* pour dire au revoir. C'est plutôt adieu en fait. Contrairement aux apparences, la circulation n'est pas chaotique, il faut simplement savoir qu'on peut rouler à contre-sens si on reste sur le côté, griller le feu si on tourne à droite et considérer les passages piétons comme des ornements purement esthétiques. Enfin, à l'exception des desserts à base de haricots et du durian qui à l'odeur d'un melon qu'on aurait laissé moisir un an dans une poubelle de supermarché, la nourriture est excellente.

C'est ce qu'on est allés vérifier ce soir dans un restaurant au sommet d'un immeuble. On a regardé le soleil se perdre dans la brume polluée d'un jour brûlant. De là-haut les scooters ressemblaient à des jouets dérisoires. Quand je te disais que les expats sont hors-sol. Tu verrais comme c'est grand Hanoï. Tu verrais comme c'est vivant, comme ça respire. Et encore, il paraît que ce n'est rien par rapport à Saïgon. Ce pays est en perpétuelle ébullition, il y avait ce matin dans la rue d'Antoine un concessionnaire automobile qui n'était même pas là la veille. Difficile de croire qu'il y a eu une guerre ici un jour. Je me sens idiote à revenir sur mes pas dans un pays où tout a été fait pour en effacer les traces. Même le nom du pays a changé.

Tu me manques, maman. Prends soin de toi, à bientôt.

9 février. Ngang.

Les backpackers. Tu les détesterais autant que les expats. C'est tellement facile de s'en moquer que j'hésite. Ils vivent d'amour, d'eau fraîche et d'avions à 800 euros. Ils comptent sur la générosité des locaux pour amortir le reste des frais. Ils se traînent de chambre en chambre, ils ont tous fait le même tour du monde, ils parlent sur le même ton du Mékong, de la baie d'Ha Long ou du massacre de Mỹ Lai. Qu'ils visitent Hanoï, Shangai ou Kuala Lumpur importe peu, comme on dit ce n'est pas la destination qui compte mais les photos qu'on en rapporte. Ils trompent l'ennui comme ils peuvent, ils fuient leur famille triste, ils préfèrent subir le chômage ici plutôt que dans les couloirs de Pôle Emploi.

Eux aussi je les plains. Comme moi ils voyagent seuls. Comme moi ils ne partagent leurs voyages qu'avec des gens à des milliers de kilomètres. Eux aussi pourraient disparaître sans laisser de trace.

Comme ce touriste néo-zélandais, il y a quelques semaines. Ici, les gens ne parlent que de lui. Je suis dans la dernière auberge où il est passé.

Je suis à Sa Pa, mégapole touristique au milieu des montagnes. Il n'y a que des restaurants et des auberges de jeunesse. Les touristes du monde entier s'entassent ici pour observer les rizières alentours. Tu as déjà vu Sa Pa, forcément, dans une pub pour de la lessive ou une télé haute définition.

Je suis arrivée là dans la matinée, porté par un bus *semi-sleeper* ou j'ai semi dormi. On est à moitié allongée et à moitié assise, à moitié confortable quoi. C'est pratique, ça évite de payer une nuit d'hôtel et ça raccourcit les trajets, mais je me suis renseignée, il n'y en a pas en Europe parce que c'est trop dangereux. Comme les centaines de câbles électriques enroulés en grappes sur les poteaux des grandes villes. Comme les voitures sans ceinture de sécurité. Comme les scooters qu'on conduit en tongs. Comme les voies ferrées sans barrières. Comme les gens qui jouent aux cartes au milieu des rails. Comme la police qui a la matraque facile. Un pays pauvre, ce n'est pas un pays où on attend de crever de faim nu dans des ruelles boueuses. C'est un pays où on n'a pas le droit à l'erreur. Il y a une heure, on a croisé un bus comme le nôtre, fracassé au bord de la route. Il y a une dimension obscure de l'univers où je suis dans ce bus-là.

Il fait nuit, je ne vois rien du paysage par la fenêtre. Il faudrait que j'arrête de divaguer et que je semi-dorme encore un peu. Ce serait plus simple si tu étais là pour me dire d'éteindre la lumière et de fermer les yeux.

Tu te souviens quand tu me lisais ce roman le soir ? Je demandais toujours le même, *La Rivière à l'Envers*. Tu te souviens de la Forêt de l'Oubli ? Tu te souviens de l'eau qui rend immortel ? Comme ça résonne différemment maintenant. Tomek, le héros, était orphelin, ça t'énervait que je m'identifie à lui. Tous les héros sont orphelins, tu sais.

Je ne veux plus être une héroïne.

Tu me manques maman. Prends soin de toi. Je suis là dans moins d'une semaine maintenant.

10 février. Hôï.

Tu verrais maman, le brouillard ici. Il restreint le monde. Il protège les paysages des touristes trop curieux. On ne voit plus devant, on ne voit plus derrière. Quand il pleut, on ne sait plus où on est, on ne sait plus qui on est. Il n'y a que l'eau qui s'écoule et moi, à contre-courant, essayant de remonter la rizière. Je ne sais pas pourquoi on dit saison des pluies, pour l'instant ce n'est qu'une seule pluie qui jamais ne s'interrompt. Mes habits sur moi sont trempés, mes habits de rechange dans mon sac sont trempés, mes os sont trempés et mon âme poisseuse. Pourtant tu vois, pour une fois j'avais pensé à prendre des affaires supplémentaires. Il n'y a que l'intérieur de ma gourde qui soit sec actuellement.

Je t'écris d'un *homestay* : ce soir je dors chez l'habitant, chez une petite dame souriante qui m'a accueillie comme sa fille dans sa petite maison au bout d'un chemin obscur. J'ai déplié la moustiquaire au-dessus de moi, il n'y a pas de moustique mais ça me rassure quand même. J'ai l'impression d'être dans un château ou une cabane, tu te souviens de celle avec le drap rouge dans la chambre d'ami de la rue des Lilas ? Tu m'y apportais mes œufs à la coque et mes crêpes. Ça sentait le chauffage et le sirop d'érable. J'étais la plus heureuse. J'étais une reine, le monde tournait encore autour de moi, je n'avais pas fait ma révolution copernicienne. Quand j'étais enfant je n'avais pas besoin de mère. J'avais toi, maman.

Dehors on entend toujours la pluie et le bruit saccadé de quelque chose qui marche sur le toit. Des rats ? Des fantômes ? Est-ce que les moustiquaires protègent des fantômes ? Il paraît qu'ici les gens croient aux esprits.

Sur l'autel du foyer, deux bâtons d'encens brûlent au pied d'un petit Bouddha. La pluie s'est arrêtée. Je n'entends plus que les bruits de pas sur le toit. J'aimerais que tu sois là, maman. J'ai une boule dans le ventre, j'ai le cerveau qui vrille. J'arrive pas à dormir. Tu te souviens quand tu m'avais consolée de mon cauchemar, le jour où papa est parti ? A la fin on ne savait plus vraiment qui consolait qui. C'était quelque chose de te voir pleurer, tu sais ? Prendre conscience que tu n'étais pas juste un paramètre fixe de mon existence à moi. Je le sais maintenant.

Papa m'a téléphoné aujourd'hui pour savoir la date de mon retour. Il m'a demandé combien de temps encore j'allais te laisser seule. Il m'a demandé combien de temps encore j'allais te laisser seule. Je dois le réécrire pour l'intégrer. Tu imagines son culot ? Lui, me reprocher de t'abandonner ! Sortir une telle phrase. Dans un tel contexte. L'audace ! Comme j'aimerais faire partie de l'armée des pères lâches comme lui, ne jamais douter, vivre comme si tout m'était dû, parler de tout sans jamais rien savoir, ne pas regarder dans le rétroviseur, que le monde tourne encore autour de moi, que mes cabanes soient des châteaux. Comme j'aimerais être à sa place, partout fouler la terre et me dire qu'elle est mienne. Il m'a

aussi souhaité une bonne fin de voyage en Indochine. Je ne crois même pas qu'il ait voulu m'énerver. Il n'a pas besoin de regarder derrière lui, il vit encore en 1950.

Je n'arrive vraiment pas à dormir. L'excitation du début de voyage a laissé place à l'angoisse. J'essaye de travailler mon vietnamien pour demain. Tu sais qu'ils n'ont pas de « *je* » unique comme nous ? Les vietnamiens ne se définissent qu'en fonction de leur interlocuteur, ils n'existent qu'au sein d'une hiérarchie précise. Il faut changer de pronom selon qu'on s'adresse à une femme, un homme, un patron, un subordonné, quelqu'un de plus âgé ou de plus jeune. Et selon qu'une personne ait plutôt l'âge de nos parents ou plutôt celui de nos grands-parents, c'est encore un pronom différent. Je me demande comment font les enfants qui ne connaissent pas leurs parents.

Je me demande comment moi je vais faire quand je vais la voir. Je suis encore en ville mais demain tout commence. Demain je pars à pied pour le village de Ta Van. C'est là qu'Elle se trouve d'après l'orphelinat de Go Vap, d'après les infos qu'Antoine est allé chercher pour moi. Mon père vit en 1950 et moi je cherche un jour de février 1995. Je cherche une pièce de mon puzzle, le coin qui fait tenir toutes les autres pièces. Demain je vais peut-être comprendre ce jour où l'on m'a déposée à l'orphelinat. Demain je vais voir ma mère, maman.

A bientôt, tu me manques. Prends bien soin de toi.

11 février. Huyèn.

Ce matin pour éviter une voiture de police le chauffeur de mon taxi a simplement quitté la route. On est partis sur la plaine, sous la lumière rasante du soleil levant. A chaque bosse il faisait des « oh » amusés, jamais inquiet de ma réaction. J'imagine qu'il n'avait pas de permis. J'aurais pu m'inquiéter. C'était le meilleur moment de mon voyage, je me suis sentie si libre. On s'est arrêtés au milieu de nulle part pour prendre des photos. Je n'oublierai jamais ce moment, la jeep au milieu des hautes herbes, le soleil bas sur la plaine comme à la fin d'un Lucky Luke.

Les vietnamiens. Tu les aimerais, je crois, maman. Je me méfie des généralités bien sûr mais ils ne font pas de manières. Je pensais qu'en Asie les interactions sociales étaient soumises à des protocoles bien stricts. Cliché stupide. La dame qui m'a hébergée hier était adorable, elle a tenu à me faire goûter absolument tous les fruits du pays, elle m'a rapporté des kilos de couvertures comme s'il neigeait dehors.

Je n'étais ni sa cliente, ni une étrangère. J'étais simplement quelqu'un qui mérite de l'attention. De même tous les gens que j'ai croisés aujourd'hui étaient toujours là pour m'aider. Si vous avez un problème les gens ici ont une solution. Si vous n'avez pas de problème ils ne vous en inventent pas. S'ils n'ont pas de raison de vous en vouloir, ils sont sympathiques et si quelque chose ne va pas ils vous le signifient. Ils ne regardent jamais derrière eux, quand ils conduisent le rétroviseur est inutile. Chacun est responsable de ce qui se passe devant uniquement. Et moi, au contraire, je suis à la recherche du passé. Indiana Jones, charisme en moins.

Je ne crois pas au lien du sang. Je ne crois pas aux héritages profonds des racines génétiques. Je ne crois ni à la race ni à la mémoire culturelle de nos ancêtres. Je crois que nous ne sommes que la somme de nos rencontres, une éponge molle qui absorbe tout ce qui passe, caractère, émotions et traumatismes. Je crois que nos parents ne sont définis que par l'attention et l'affection qu'ils nous portent. Et pourtant je suis là, au milieu des rizières, à la recherche de ma mère biologique. Idiote.

Aujourd'hui je n'ai pas trouvé ma mère maman. Elle n'est plus à Ta Van depuis des années. J'ai montré le papier portant son nom à des locaux. Autant pour se débarrasser de moi que pour m'aider, on m'a indiqué un autre village, plus loin. L'adresse que m'a donné l'orphelinat de Go Vap n'est plus valable. Elle a dû déménager.

Je ne peux m'empêcher, et je sais que c'est bête, de me dire qu'elle s'est organisée pour que je ne la retrouve pas. Je devrais rebrousser chemin. Qu'est-ce que ça change à ma vie d'avoir retrouvé ma mère biologique ? Qu'est-ce que je pourrais lui dire de toute façon ? Je ne la connais pas, je ne parle pas sa langue. Bien sûr que non, je ne vais pas sauter dans ses bras. Bien sûr que non, elle ne va pas me prendre par les épaules et me dire qu'on a les mêmes yeux. Bien sûr que non, on ne va pas parler toute la nuit pour se raconter toutes les choses qu'on a manqués. Bien sûr que non.

Je pourrais me prendre en photo avec la petite vieille adorable d'hier et la déclarer ma mère biologique. Qu'est-ce que ça changerait dans ma vie ? Pour la moitié des français, nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau. Tu te souviens du type au supermarché qui m'avait dit de rentrer dans mon pays ? Eh bien c'est ce que je fais, mais c'est pas si facile.

Cette nuit je dors sous ma tente et sous la pluie. Je n'avais pas prévu d'autres options que de trouver ma mère aujourd'hui. Je ne dors pas très loin du tombeau d'un empereur vietnamien. J'en ai profité pour visiter l'endroit. Tu aurais vu ça, maman. Les bassins pour l'éternité tranquille, le soleil qui descend sur la forêt, un rayon de lumière qui se faufile entre les portes du mausolée, les statues de mandarins recueillis

jusqu'à la fin des temps. En cadrant bien mes photos j'aurais pu prétendre redécouvrir le temple, comme une aventurière qui, machette à la main, découpe les lianes sur son passage. Il n'y avait personne, c'était magnifique.

Je pense à cet empereur, pour l'éternité dans son palais, et à moi, étendue dans mon sac de couchage. Je repense au tombeau d'Hô-Chi-Minh à Hanoi, un froid bâtiment de béton, la réplique exacte du Mausolée Lenine à Moscou. Je pense au Taj Mahal, au Panthéon, aux Pyramides. Pourquoi la moitié des monuments du monde sont des cimetières ? Est-ce que dans mille ans les vivants auront encore une place ?

Je divague toute seule. Tu n'a pas répondu à un seul de mes messages.

A bientôt, tu me manques, maman. Prends soin de toi.

12 février. Nặng.

Chez Antoine il y avait ce documentaire recolorisé sur la guerre du Vietnam. Dans l'interminable litanie des atrocités, un événement m'a marqué plus que les autres. La bataille pour la colline 875. A Đăk Tô, en 1967, les américains lancent une escarmouche de diversion en marge de la grande offensive qu'ils préparent depuis des mois. Pour faire croire à leurs adversaires que la colline 875 représente un intérêt stratégique majeur, les nord-vietnamiens mettent les grands moyens pour contrer l'attaque américaine. Dans les deux camps, on bluffe, des deux côtés on sacrifie des vies pour un mensonge. Après des jours et des jours de bain de sang, quand à la lumière du soleil levant les troupes de l'Oncle Sam arrivent au sommet de la colline 875 il n'y a rien. Rien que des cadavres allongés dans les hautes herbes. Deux armées se sont entre-tuées pour un point qui n'en intéressait aucune. Des milliers de soldats sont mort en vain, si tant est qu'on peut mourir pour quelque chose.

J'ai toujours eu de la tendresse pour les efforts inutiles.

Après le vacarme des rotors de l'avion, le bourdonnement des scooters et le grondement de la pluie, c'est le silence, enfin. La route la plus proche est à des kilomètres, le voisin le plus proche à des centaines de mètres. L'averse s'est arrêtée, le tonnerre s'est choisi d'autres boucs émissaires à l'autre bout du pays. On

n'entend plus que le vent labourer sans effort les rizières, il charrie avec lui les premiers rayons de l'aube. J'ai trouvé ma mère, maman.

La lumière s'écrase sur la pierre grise d'une tombe. Au milieu des rizières balayés par un jour de grand vent, sous l'éclat désolé d'un soleil absent, ma mère est enterrée là. Comme on le fait ici, directement dans la rizière qu'elle a cultivée toute sa vie. Les deux pieds dans l'eau, les orteils engoncés dans la boue, j'essaye comme elle de prendre racine. Je n'ai jamais été si loin de chez moi et pourtant c'est ma terre. J'ai trouvé ma mère, maman. Ma mère. C'est un mensonge mais c'est enfin le mien.

Je sais dire adieu en Vietnamien. *Tạm biệt*. Elle avait cinquante-cinq ans. Elle n'avait pas de quoi se soigner. Elle a fait l'erreur de tomber malade. Un pays pauvre c'est un pays où on n'a pas le droit à l'erreur. Elle est morte il y a huit ans. Huit ans, une éternité et rien du tout. Il y a huit ans tu ne m'avais pas dit que tu n'étais pas ma mère, maman. C'était ton mensonge encore. Bien sûr que non je n'allais pas sauter dans ses bras. Bien sûr que non elle n'allait pas me prendre par les épaules et me dire qu'on a les mêmes yeux. Bien sûr que non on n'allait pas parler toute la nuit pour se raconter toutes les choses qu'on a manquées. Bien sûr que non. Qu'est-ce que j'imaginais ?

Pas ça en tout cas.

C'est son frère, mon oncle ?, qui m'a amené à sa tombe. J'ai compris ce qu'il me disait mais je n'ai pas su me présenter. Je n'ai pas trouvé le pronom avec lequel j'aurais dû m'introduire. Je n'ai pas su dire: *je-nièce* suis content de *te-oncle* voir. Il n'a pas cherché à comprendre non plus. Si vous n'avez pas de problèmes ici les gens ne vous en inventent pas. Est-ce que j'ai un problème ? Je ne sais plus.

Pour le puzzle de coucher de soleil avec Antoine, il manquait une pièce. Droit dans le soleil. Je me souviens qu'Antoine s'en foutait mais pour moi c'était insupportable. Mais c'est ainsi, il me manquera toujours une pièce. Je ne pourrai jamais parler à ma mère, maman.

Je suis maintenant dans un « restaurant » vietnamien, assise sur un tabouret en plastique sur un trottoir boueux. Un parasol me protège à peu près de la pluie, les gouttes ruissellent entre mes jambes et sur le bord de mon assiette. Je ne sais pas où je vais dormir cette nuit. Je ne sais pas où j'irai demain. Je n'avais pas d'autre plan que de trouver ma mère.

Je repense à ce néo-zélandais qui a disparu. Je disparaissais moi aussi. Je n'appartiens à aucune communauté ici, je ne suis ni vietnamienne, ni expat, ni backpackeuse. Tu ne réponds pas à mes messages. J'imagine les policiers qui remontent ma trace si je disparaissais, ils interrogeront Antoine, les gens à qui j'ai demandé mon chemin, la gentille vieille chez qui j'ai dormi, mon « oncle » et cet homme qui me sert au restaurant. Se souviendront-ils seulement de moi, l'étrangère qui leur ressemble ?

Prends soin de toi. Tu me manques. Je rentre. A très vite.

15 février.

C'était le Têt cette semaine, le nouvel an vietnamien. J'ai retrouvé Hanoï désert, les citadins sont retournés à la campagne faire la fête en famille. J'ai pris un bus vide pour embarquer dans un avion vide à l'aéroport désert. Moi aussi je ne voulais que retrouver ma famille.

On a volé au-dessus des nuages, j'ai pensé des banalités comme « *on est peu de choses* » ou « *on ne voit pas les frontières depuis le ciel* ».

A Orly, personne ne m'attendait. Dans le métro, en route pour l'hôpital, j'ai croisé Emilie, une de tes anciennes collègues. Ca aurait fait une bonne anecdote à te raconter. J'en avais des milliers de choses à te dire après ce voyage. Mais quand je suis rentré dans ta chambre, tu n'étais plus là. Enfin, tu n'étais plus là pour moi.

J'ai dit bonjour, tu as répondu « Qui êtes-vous ? ».

En vietnamien il y a six tonalités, la neutre *Ngang*, deux montantes, *Ngã* et *Sắc*, et trois descendantes, *Huyền*, *Hỏi* et *Nặng* où la voix marque un décrochage brutal. En français c'est plus simple, il y a moins de choix. Tu as dit « Qui êtes-vous ? » en laissant ta voix remonter à la fin, j'ai bien entendu que c'était une question. Il n'y a pas d'autre option. Aucune ironie possible, tu ne savais vraiment pas qui j'étais à ce moment-là.

Tu ne m'as même pas gratifiée d'un « Qui es-tu ? ». Je crois que c'est le vouvoiement qui m'a fait le plus mal. Toi non plus tu ne savais pas quel pronom utiliser. En français pourtant, là aussi, c'est simple.

Dans tes yeux j'ai bien vu que je n'existais plus. Tu t'es retirée dans la Forêt de l'Oubli, dans une dimension obscure de l'univers. Quand tu t'effaces je disparaissais avec toi. Pour toi je suis un fantôme désormais. Est-ce ce genre d'esprits-là qui hantent la campagne vietnamienne ? Quand est-ce que j'ai disparu de ta conscience ? Quand est-ce que je suis devenue comme ce touriste néo-zélandais que tout le monde cherche ? Était-ce dans ce bus écrasé au bord du chemin ? Quand mon chauffeur de taxi a quitté la route ? Devant ce tombeau d'empereur ? Devant la tombe de ma mère ? Je ne sais même pas quelle mère je pleurais devant cette stèle en pierre.

Je n'ai pas su te répondre. Je n'ai même pas su dire « je ». J'ai dû faire un *Nặng*, la voix qui décroche et disparaît dans les graves. Comme devant la tombe de ma mère. Les jambes qui tremblent et les cordes vocales en perdition, un *Diên Biên Phu* à moi toute seule.

J'aurais voulu te raconter mon voyage, m'énerver avec toi sur le coup de fil de Papa, te dire à quel point le Vietnam c'est magnifique, te parler du soleil sur les tombeaux d'empereurs, de la pluie sur les rizières, j'aurais voulu te dire que j'avais trouvé ma mère malgré tout. J'aurais voulu te remercier de m'avoir élevée, de m'avoir permis de grandir, d'avoir été ma maman. J'aurais voulu te dire tout ça mais je n'ai pas su.

J'aurais voulu te remercier pour la colère que tu as piqué contre le raciste du supermarché. Je n'avais pas les mots pour répondre à l'époque, tu l'as fait à ma place. Je ne t'avais jamais vue comme ça, j'avais l'impression d'avoir une étrangère colérique en face de moi. J'avais honte de moi alors je croyais que j'avais honte de toi. La vérité c'est que je n'ai jamais été aussi fière d'être ta fille.

A l'hôpital tu as bafouillé quelque chose à propos d'une institutrice. Le docteur dit que comme tu n'enregistres plus de nouveaux souvenirs, les anciens reviennent. Comme un retour en enfance. Ça m'a consolé de penser qu'on fait un peu le même voyage à la recherche de nos racines. Le mien s'est fini face à une tombe.

Le pire c'est que Papa avait raison. Je n'aurais jamais dû partir. Je pensais que j'avais le temps avant que tu t'en ailles. Je voulais pouvoir te parler de ma mère. Je ne pensais pas que tout irait si vite. Tu étais malade depuis des années. C'était de pire en pire bien sûr mais je ne pensais pas que tu m'aurais oubliée en dix jours.

J'ai retrouvé ma mère. Mais elle est morte, Papa est parti et je t'ai perdue maman. Je suis une héroïne orpheline. Je ne pourrais plus téléphoner à personne pour demander combien de temps les œufs à la coque doivent rester dans l'eau bouillante. A part l'enfance, il n'y a rien de plus dur que l'âge adulte.

Prends soin de toi. Tu me manques maman.